

En automne, je récoltais toutes mes peines et les enterrais dans mon jardin. Lorsqu'avril refleurit et que la terre et le printemps célébrèrent leurs noces, mon jardin fut jonché de fleurs splendides et exceptionnelles.

*« Le sable et l'écume »
Khalil Gibran*

1

Une surprenante piqûre

La chambre baigne encore dans l'obscurité, il est six heures trente du matin. Je me réveille en sursaut, sous l'influence d'une douleur aiguë. Le haut de ma cuisse gauche m'élançe. Je repousse brusquement la couette, allume ma lampe de chevet et me redresse pensant qu'une affreuse bestiole a investi le lit. Malgré ma vive réaction, Maxime n'a pas bougé. Il dort profondément et émet un mélange de ronflements et de sifflements modulés. Je me lève et me positionne en mode self-défense. L'inspection de la literie commence. Un frisson de répulsion me parcourt. Pas d'énorme arachnide style mygale à l'horizon... Un minuscule point noir brille sur ma peau... une bête, sans doute, m'a agressée durant la nuit ! Je ressens une vive brûlure, comme si j'avais reçu l'attaque d'un méga insecte aux intentions suspectes, moustique transgénique hargneux, tigre peut-être, araignée aux yeux multiples, pleine de pattes noires et velues, ou méchante grosse bête venue d'un autre monde ? Je tressaille... En tout cas, le gaillard est virulent !

Autour du point noir, un cercle sombre et rougeâtre se propage lentement. Je saisis ma robe de chambre et fonce dans la salle de bains pour examiner la piqûre en pleine lumière. Voir si, par hasard, il n'y a pas deux trous l'un à côté de l'autre (mon côté obscur). Non, pas de morsure de vampire, donc pas de transformation en perspective... ouf !

Soulagée, j'applique une bonne dose de pommade apaisante. Inspecte le bobo. Apparemment, rien de bien méchant. Finalement, je me douche et m'habille sans me poser plus de questions.

Pourtant, malgré la pommade, l'impact me brûle toujours. Il semble s'enfoncer et creuser consciencieusement ma chair tel un aiguillon besogneux ou une perceuse visseuse Black et Decker dernier modèle. Une brûlure intense se diffuse dans ma jambe et me fait un mal de chien. J'appuie fort dessus pour essayer de contenir la douleur. Peine perdue.

M'emparant de mon paquet de Dun Hill, j'entrouvre la fenêtre de la cuisine. J'essaie d'arrêter la cigarette comme tout le monde ! Mais là, j'ai vraiment besoin de ma dose de nicotine. La fumée s'élève devant mes yeux, tournoie en volutes et se volatilise dans l'air frais. Une forte quinte de toux m'afflige pendant un instant. Ma tête s'égare, se perd en conjectures fantaisistes, et mon esprit produit au fil des minutes de curieuses idées qui vont crescendo : dard, seringue, lame, clou, pieu, dents... encore... Ces représentations étranges et parfois totalement saugrenues, se multiplient sans s'arrêter, passent de l'une à l'autre avec force sensations et force images. J'en frémis. Je suis assez douée pour me faire des films. Ces représentations insolites s'accompagnent chacune d'une connotation particulière ; insecte mutant pointant son arrière train aiguisé, décoction de feuilles de cannabis en intraveineuse façon rasta, agresseur masqué agitant un pic à glace, crucifixion « zzz'aillée » de l'ange déchu et, pourquoi pas, vampires aux incisives conquérantes... Je cogite... un film surgit de ma mémoire : Tom Cruise, Brad Pitt ou Antonio Banderas dans « Entretien avec un vampire »... M.D.R... Mes idées naviguent et ironisent ; pourtant c'est la frayeur qui se cache derrière et sous-tend mes traits d'humour.

Un frisson intense me parcourt. Il fait un froid de canard sur Montpellier ce matin. Je referme brutalement le battant de la fenêtre en coinçant un pan de ma veste d'intérieur. Zut ! Le nez commence à me piquer, j'éternue une fois, deux fois, trois fois, quinze fois, je pleure, je renifle. Ça y est ! À nouveau les prémices d'un gros rhume des familles ou d'une bonne petite grippe « de derrière les fagots », comme disait ma grand-mère.

En buvant mon thé vert à la bergamote, j'essaie sans grand succès de remplacer mon café noir, il paraît que le thé vert est souverain... je réfléchis. Le breuvage me réchauffe lentement.

J'effleure la piqûre au travers de mon jean et tête. Rien, aucune boursoufflure, le tissu est lisse, pas la moindre aspérité, même minimale, détectable au toucher. La sensation d'inflammation s'apaise au fil des minutes. Tout à mon questionnement assez psychédélique, je ne me suis pas aperçue que ma tartine couverte de miel de fleurs d'acacia, dégouline lamentablement sur mes doigts, sur le bord de ma tasse et sur la table. Ma main colle et j'en mets partout. Saisissant l'éponge, je nettoie les dégâts en me traitant de sombre idiot. J'éternue à nouveau, je me mouche, pas glamour tout ça ! Mon cerveau, lui aussi, dégouline lamentablement. Mon liquide céphalo-rachidien joue avec mes neurones – s'il m'en reste quelques-uns ! – et se perd dans ses propres méandres. Je me savonne les mains, puis vérifie l'heure sur mon portable. C'est bon, j'ai encore un peu de temps, il n'est que huit heures moins le quart.

Avant de partir au travail, je me fais un bon café noir. Décidément le thé vert, ce n'est pas mon truc... mon mug à la main, je retourne dans la salle de bains. Me plaçant devant le miroir, je descends mon jean avec une légère appréhension « Et si mes divagations s'avéraient réelles ? » Le point noir est toujours là. Il a grossi, et surtout, il s'auréole de pourpre, telle une petite fleur ardente ou sanglante. En y regardant de plus près, il semble que les taches rouges de forme arrondie se parent de minuscules veines plus soutenues.

J'observe, dubitative. Je présume que mon imagination, fidèle à ma double personnalité, me joue encore un de ses tours. Mes deux « moi », le fantasque et le sage, s'opposent et se contredisent souvent. L'un décolle et s'envole dans mes délires, telle une fusée pressée ; tandis que l'autre me rattrape fermement par les pieds pour me faire redescendre sur terre. Je dois bien avouer que le second, le vertueux, le raisonnable, celui qui m'énerve un tantinet, l'emporte souvent sur le premier. Je ne sais pas si c'est bien, mais c'est comme ça !

Tout en m'interrogeant, je m'aperçois que, pour une fois, j'ai mis mon côté fantasque en premier. Est-ce un signe ? Devant mon miroir, j'observe le phénomène qui s'accroît doucement et évolue de manière étonnante. Sous mes yeux incrédules, des formes,

évoquant des pétales, se façonnent lentement les unes après les autres. Un trait vert se dessine venant soutenir l'ensemble. Des embryons de feuilles se matérialisent. C'est épouvantable ! J'ai la curieuse sensation qu'un artiste invisible, un Maître ès beaux-arts promène son pinceau sur ma peau y associant nuances, ombres et volumes. Une fleur sublime, ressemblant à un « Coquelicot », ouvre ses frêles corolles écarlates sous mes yeux éberlués, pour ne pas dire, terrifiés. Une suée monte et emperle mon front, je fais une affreuse grimace. À nouveau, je caresse ma cuisse pour en tester le modelé. Le dessin ressort avec un tel relief, une telle réalité ! C'est comme si une plante était venue s'incruster dans mon derme. Heureusement ceci n'est qu'une illusion d'optique, ma peau est totalement lisse. C'est incroyable et hallucinant. Un véritable tatouage se déploie lentement sur ma cuisse...

Mais quelle vilaine bestiole peut bien être responsable d'un tel phénomène ? De plus, cerise sur le gâteau, j'ai depuis toujours une sainte horreur des tatouages de tous acabits, une répulsion inscrite dans mes gènes depuis ma plus tendre enfance.

Pour vous expliquer ce dégoût, je dois revenir sur mon enfance et vous parler de mes parents.

Je m'appelle Fleur Le Guen. Mes origines sont bretonnes, plus précisément de Quimper, dans le Finistère où je suis née. J'ai trente-six ans, je mesure 1 mètre 62 pour 66 kg. Oui, oui, je sais... d'après mon IMC, je suis en surpoids. Je m'habille « Sportwear Cool ». Bon, disons, pour être vraiment honnête, plutôt « Cache-Misère » : jean, pull TU, doudoune fine tout de même, chaussures plates et de temps à autre, talons larges de cinq centimètres de hauteur maxi. Rien de sexy, effectivement. Oui, je me dissimule, le regard des autres me met mal à l'aise. Mes cheveux sont châtain clair et mes yeux, que je cache derrière une frange, sont d'un bleu canard tirant sur le gris avec des petits points indigo soutenu... Pas mal, mes yeux !

Je suis venue au monde au sein d'un couple de bikers très épris l'un de l'autre. Me faufiler entre eux, capter un tant soit peu leur attention était une gageure de tous les instants. Une souffrance. Je n'existais guère. Au contraire mon frère, de six ans mon aîné, s'en accommodait très bien, lui. Je crois même qu'il appré-

ciait beaucoup cette indépendance. Mes week-ends se passaient le plus souvent chez la voisine, mademoiselle Capucine Paimpont, une artiste-peintre collectionneuse obsessionnelle, gentille et perchée. Je dois lui reconnaître une grande qualité. C'est grâce à elle que l'art est entré dans ma vie. La première fois que j'ai franchi sa porte, je devais avoir sept ans, mon univers s'est soudainement élargi. J'ai découvert avec elle, la joie de créer, de dessiner, de peindre, de faire des collages et des montages, de modeler, de mélanger les couleurs et les matières. Capucine possédait également dans son salon une petite bibliothèque remplie d'ouvrages sur les grands mouvements artistiques de l'histoire. Peintres, sculpteurs et architectes se côtoyaient. Leurs œuvres s'exposaient page après page, elles me fascinaient. Je les feuilletais avec avidité et essayais de reproduire certains tableaux contemporains et quelques installations avec des matériaux divers : sable, cailloux, feuilles, perles, morceaux de métal rouillés, figurines en plastique. J'étais très fière de moi. Capucine m'encourageait et m'aidait. Ma famille se désolait de me voir prendre ce chemin. Hors de question que je fasse les beaux-arts !

Pendant ces week-ends là, qui devinrent peu à peu mon oxygène, mes parents partaient, les franges de leurs blousons de cuir au vent, dans de grands rassemblements de motos aux quatre coins de la France. Le Calendrier du Motard qui trônait sur le frigo présentait une pin-up des années soixante, aux formes généreuses, chevauchant une grosse cylindrée customisée. De nombreuses dates y étaient surlignées en orange fluo. Souvent je me disais que j'aurais mieux fait de ne pas venir au monde, de rester dans les limbes en attendant mieux !

Mon père, détenteur d'une Harley Davidson à tête de mort ailée, et grand motard devant l'éternel depuis son adolescence, est recouvert de tatouages de la tête aux pieds : flammes tribales, cœurs réalistes sanguinolents, têtes de morts avec ou sans plume, serpents sifflants, scorpions sur la défensive, loups gris hurlants et « Val », le surnom de ma mère écrit en lettres gothiques sur son sein gauche. J'en oublie sûrement. Il en a peut-être dans des endroits intimes, qui sait... j'aime mieux ne pas y penser.